Herculanum de Félicien David (1859)

Versailles, Opéra royal, le 8 mars 2014 : récréation attendue … Certes il ne s'agit pas de la réussite très applaudie du vivant de David : Lulla Roukh, son ultime opéra (1862), mais la fresque Herculanum offre un plateau vocal prometteur réunissant enfin deux chanteuses françaises au chant ciselé parfait pour une telle résurrection lyrique : Véronique Gens et Karine Deshayes. C'est selon l'intention des producteurs, une combinaison féconde entre la posture digne et noble, idéalement gluckiste de la première contrastant opportunément avec le feu pétillant rossinien de la seconde.

Il est temps de réserver …
opéra, recréation

Herculanum de Félicien David (1859)

ressuscite à Versailles en mars 2014



Résurrection attendue à venir en mars 2014, – le 8 mars précisément à l'Opéra Royal de Versailles – : Le compositeur saintsimonien, voyageur en Orient, Félicien David (1810-1876), admiré de Berlioz auquel il succède à l'Institut en 1869, est l'heureux auteur d'une prochaine recréation : Herculanum (1859). L'ouvrage créé à l'Académie impériale de musique n'a pas eu le succès mérité, au regard des perles mélodiques et des épisodes symphoniques qu'il contient. A leurs côtés, le sombre métal, satanique de Nicolas Courjal et le chant éclatant, droit et athlétique du ténor Edgaras Montvidas souligneront la valeur de la partition où s'impose selon le sujet choisi, l'évocation de l'antiquité romaine saisie dans l'un de ses cataclysmes les plus spectaculaires : de fait, sur la scène, Félicien David a bien exprimé l'éruption du Vésuve et ses effets terrifiants. Fastes pompiers, démesure spectaculaire mais expressivité tragique et souffle symphonique … Herculanum bientôt recréé à Versailles a tout pour vous séduire. Il est temps de réserver maintenant.

Herculanum de Félicien David, grand opéra tragique, recréé à Versailles, Opéra royal le 8 mars 2014. Recréation proposée par le Palazzetto Bru Zane à Versailles.

Illustration : Félicien David (DR)

Rameau : Sabine Devieilhe, le grand théâtre de l’amour

CD. Sabine Devieilhe : Rameau (Erato, 2013) *… Le Grand théâtre de l’Amour. Les Ambasadeurs. Alexis Kossenko, direction. Le sentiment de notre rédacteur Benjamin Ballif suscite l’unanimité de la rédaction de classiquenews : le nouvel album des Ambassadeurs, complices du premier récital lyrique de la jeune diva française Sabine Devieilhe émerveille. La chanteuse était sacrée » révélation lyrique » aux dernières Victoires de la musique 2013. Voici un Rameau inventif et audacieux, expressif et intelligent qui convainc absolument. Il est d’autant plus pertinent qu’il met en avant cette sensualité raffinée propre au XVIIIè français et qui fait aussi de Rameau, à côté du scientifique et du savant, un poète du coeur et du sentiment d’une irrésistible sensibilité.*

Rameau au sommet



Rousseau avait bien raison de prendre en grippe le divin Dijonais : son art dépasse tout ce qui a été écrit et composé avant lui sur la scène lyrique et à l'appui de ce récital enchanteur, le compositeur n'est-il pas finalement très proche lui aussi de la nature humaine ? … A la vocalité orfévrée de la cantatrice répond l'investissement passionnant des instrumentistes de l'ensemble fondé par le flûtiste Alexis Kossenko.
En avant première du cd qui paraît le 28 octobre prochain, voici un extrait de la critique développée de notre rédacteur :

» Voici un programme audacieux crânement défendu, qui révèle ou plutôt confirme un immense talent en devenir, à l'aube nous lui souhaitons, d'une prodigieuse carrière.

Nous l'avions découvert dans Lucia (La Somnambula de Bellini à Tourcoing sous la baguette de Jean-Claude Malgloire, octobre 2011), puis retrouvée sur la même nordique, dans le rôle de la Folie de Platée de Rameau (février 2013), personnage à l'affiche du présent cd : et déjà, une gestion de la ligne vocale étonnante et si musicale, doublée par une technique remarquable, avec un don évident pour la caractérisation expressive ; pour son premier récital lyrique discographique, la jeune soprano Sabine Devieilhe, coloratoure sémillante et d'un diamant clair et agile chante langueur, désespoir, extase des grandes amoureuses.
Ses galanteries vocales sont charmeuses et très subtilement ciselées : un format vocal qui sied idéalement à la balance originale des opéras et ballets de Rameau. Elle éblouit par l'intelligence de son timbre naturellement perché. Diction

perlée et intelligible (» Pour voltiger dans les bocages » des Paladins (plage 10), flexibilité vocale, surtout justesse des intentions dramatiques, voici un Rameau ambitieux, osé, risqué… parfaitement tenu, qui montre outre le sens du pari et du défi porté par la diva, sa sensibilité rayonnante et juvénile … qui lui permet demain de chanter deux rôles parmi les plus exposés et redoutable du répertoire, Lakmé (à l'Opéra-Comique, du 10 au 20 janvier 2014), puis La Reine de la Nuit dans La Flûte enchantée de Mozart à l'Opéra de Paris, du 11 mars au 15 avril 2014.

Sabine Devieilhe, diva ramélienne

La Folie amorce le délire avec un raffinement naturel que rehaussent encore la vivacité et les nuances dynamiques de l'orchestre. Tandis que, plus justement accordés à la thématique du cd, Tristes apprêts, pâles flambeaux (Castor et Pollux) étourdit par sa grâce simple et transparente (superbes bassons tout aussi enivrés et funèbres), celle d'un Télaïre pure et digne, touchée par le désespoir le plus noir : que sa phrase et sa ligne sont animées par une intelligence pudique sans apprêt réellement ; auparavant son Alphise des Borréades, même amoureuse éprouvée, succombe tout autant face à l'épreuve des éléments (omniprésents dans Les Borréades, ultime opéra de Rameau, qui meurt en 1764 avant de l'avoir créé) … son soprano coloratoure, fin et diamantin réussit le passage des vocalises qui attestent de sa détermination conquérante. Car outre la perfection de la technicienne, Sabine Devieilhe sait aussi incarner et imposer un tempérament dramatique d'une élégance superlative. Une sensibilité blessée au timbre limpide et la diction rigoureuse, entre Sandrine Piau et Véronique Gens.
De leur côté, sublimes complices d'un parcours sans fautes, les instrumentistes des Ambassadeurs séduisent par la même souple expressivité, mordants et ductiles à souhait ; voici un Rameau qui n'est pas seulement articulé, rythmiquement pétillant et insolent, sensuellement exquis (remarquable ouverture de Pygmalion) et dramatiquement construit : les

interprètes visiblement en complicité, habitent Rameau d'une profondeur et d'une élégance racée totalement convaincante. Avant les célébrations Rameau 2014, pour le 250ème anniversaire de la mort, voici un disque éblouissant par son intelligence musicale, sa perfection sensible, ses prises de risques (instrumentales autant que vocales : écoutez la liberté interprétative de l'orchestre, son éloquence dans le ballet figuré de Zoroastre, ou dans le sommeil d'un pur onirisme – appel au rêve- de Dardanus…), pas feutrés et puissance rythmique de la contredanse des Borréades (plage 9), cors somptueux des mêmes Borréades dans l'air d'Iphise qui précède ; Voilà bien longtemps, depuis William Christie et ses Arts Florissants si magiciens, que nous n'avions pas écouté une approche aussi aboutie, au relief si remarquablement ouvragé …

Ambassadeurs charmeurs enivrés

Le chef des Ambassadeurs y paraît avoir plus d'audace, de feu, d'invention qu'un certain Raphaël Pichon, ailleurs présenté à Beaune comme » champion chez Rameau « , mais en comparaison d'une …. désolante pâleur. La comparaison s'imposait d'elle même car les nouveaux disques Rameau sont plutôt rares, et parce que Sabine Devieilhe a paru également dans le cd Dardanus dirigé par Raphaël Pichon (où moins inspirée, la soprano n'y brille pas d'un même éclat…).

Courrez acheter ce disque jubilatoire, c'est un réjouissant hommage à Rameau et son » grand théâtre de l'amour « . Prestance, élégance, imagination interprétative approche la perfection d'un autre Ramiste récent, Bruno Procopio qui lui aussi n'est pas à un défi près : faire jouer les musiciens vénézuéliens sur instruments modernes mais dans le style du XVIIIè français ; c'est là encore Rameau qui en sort transfiguré (lire notre critique du cd exceptionnel de Bruno Procopio : Rameau in Caracas, 1 cd Paraty). Vous pourrez comparer d'un orchestre à l'autre, des instruments anciens à ceux modernes, la Chaconne des Indes Galantes (plage 22), avec

Les Ambassadeurs d'Alexis Kossenko ou à Caracas sous la houlette de Bruno Procopio : même tempérament, même audace, même réinvention du geste, même ivresse palpitante des instruments et des timbres en fusion … Que Rameau peut être heureux de disposer, aux côtés de l'inégalable William Christie, de nouveaux interprètes parmi la nouvelle génération, capables comme lui de comprendre, vivre, partager le génie du Dijonais.

Seule réserve, les limites du choeur qui ne partage pas cette précision et cette implication de la solistes et des instrumentistes …

Le label Erato qui renaît miraculeusement au détour d'un changement de propriétaire semble recouvrer ses grandes heures baroques, à l'époque des réalisations les plus convaincantes de l'histoire du disque. Voilà qui augure de passionnantes prochaines nouveautés à venir « . Critique complète au moment de la parution du disque de Sabine Devieilhe : le 28 octobre 2013.

Rameau : le grand théâtre de l'amour. Les Ambassadeurs. Alexis Kossenko, direction. 1 cd Erato. 1h20 mn.

concert
Sabine Devieilhe et Les Ambassadeurs proposent le programme de leur disque au concert à l'Opéra royal de Versailles, superbe hommage à Rameau dans le lieu qui lui est si naturel, le 5 novembre 2013, 20h.

vidéo
visionner la jeune soprano Sabine Devieilhe dans la Folie de Rameau (Platée) à Tourcoing, sous la direction de Jean-

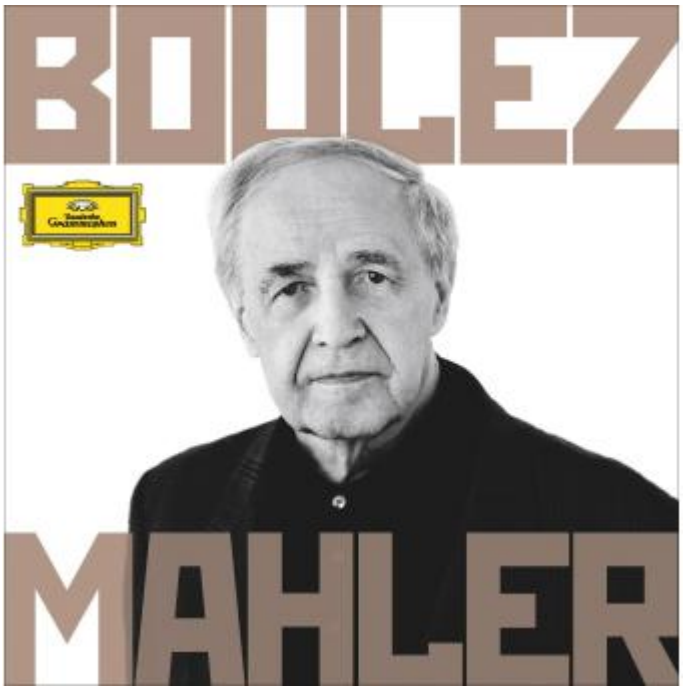
Philippe Rameau, avec Paul Agnew dans le rôle-titre (février 2013)

CD. Pierre Boulez : Intégrale Mahler (1994-2011)

Mahler : intégrale des Symphonies et lieder avec orchestre (Pierre Boulez : 1994-2011) … 14 cd Deutsche Grammophon. Si l'on remonte aux gravures les plus anciennes, 1994 avec entre autres : la 6è et le 7è, à la tête respectivement du Wiener Philharmoniker et du Cleveland Orchestra, voici donc enfin **l'intégrale Gustav Mahler de Pierre Boulez,** éditée presque 20 ans après ses premières fondations. La 9è avec le Chicago Symphony remonte à 1995, quand au » grand oeuvre « , par son effectif et aussi la valeur de son texte réunissant une belle distribution de solistes, la Symphonie des Mille n°8, la réalisation démiurgique remonte à 2007, l'une des plus récentes donc, avec les troupes de la Staatskapelle de Berlin … Le dernier apport reste la Symphonie n°3 (Wiener Philharmoniker) avec Anne Sofie von Otter, enregistrée en 2011. Le cycle entier prend valeur de miroir artistique d'autant plus captivant s'agissant d'un chef compositeur parmi les plus cultivés et les plus affûtés de notre époque.

Pierre Boulez dirige tout Mahler

L’intégrale magicienne



La baguette claire, équilibrée, volontiers cérébrale, est d’une fièvre maîtrisée et d’une élégance arachnénenne superlative, autant dire que malgré la diversité des orchestres américains (Chicago, Cleveland) et européens (Staatskapelle de Berlin) le maestro suit sa route d’une évidente cohérence, un legs qui frappe par sa maturité, son assise, sa vision très architecturée et finement articulée, ce dès la Titan… **Avec ses chers instrumentistes du Wiener Philharmoniker, Boulez grave ici une part importante de son intégrale Mahler** : n°2 » Résurrection « , Symphonie n°3, Symphonie n°5, Symphonie n°6, sans omettre les cycles de lieder, si importants pour l’enrichissement du matériau symphonique, Das Klagende Lied (superbe et embrasée Dorothea Röschmann), Kindertotenlieder (Quasthoff, Urmana, Otter), Das lied von der Erde (Schade, Urmana), … Jamais débridée, mais tendue jusqu’au point de rupture, la direction de Pierre Boulez frappe d’emblée par sa précision, sa netteté tranchante qui avec les Wiener atteint des sommets de transe expressive (la 6ème). Certains lui ont reproché une trop grande réserve, comme une mise à distance :

reconnaissons a contrario, la perfection de sa métrique, la subtilité de sa gestion agogique : la science et une pudeur spécifique, -retenue et mesure aspirant à la lumière-, dialoguent irrésistiblement avec le » bavardage mahlérien » ; osons même dire que Pierre Boulez lui apporte une rigueur, une concision et une intensité rares qui évitent bien souvent le déballage expansif de la confession a voce sola. Le souffle que le maestro insuffle à l'ensemble de l'épopée mahlérienne force l'admiration. Avouons que même comparée à diverses approches sur instruments anciens (dont celle récente de Philippe Herreweghe : une Titan époustouflante au concert avec les jeunes musiciens du JOA Jeune Orchestre Atlantique à Saintes à l'été 2013), le geste millimétré et si détaillé de Boulez demeure un modèle de précision et aussi d'intimité … ce quelque soit son orchestre (quoique les Wiener semblent lui répondent au doigt et à l'oeil… en vrais complices). Intégrale événement.

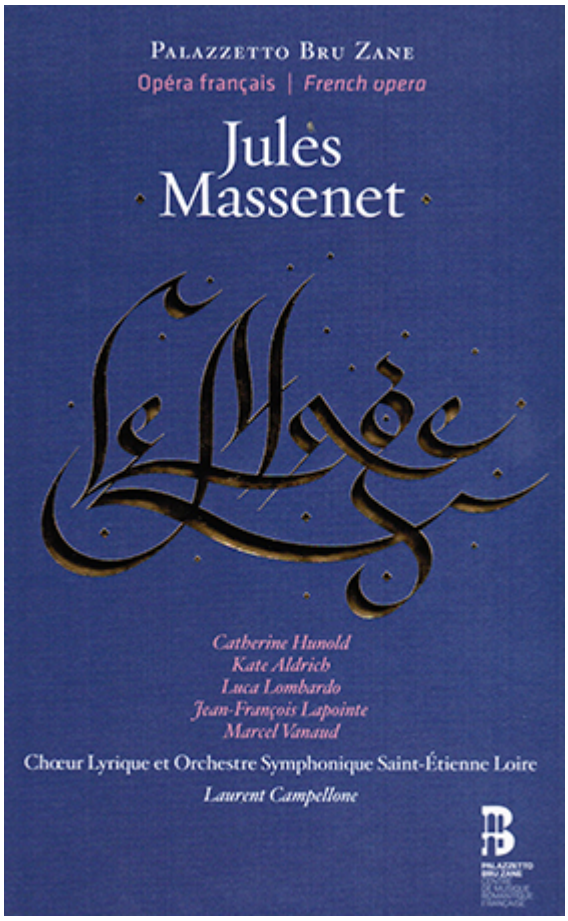
Pierre Boulez : intégrale des symphonies et des lieder avec orchestre de Gustav Mahler. 14 cd Deutsche Grammophon. Parution annoncée : début novembre 2013.

CD. Massenet : Le Mage (Campellone, 2012)

CD. Massenet : Le Mage (Campellone, 2012) … *Paris, 1891. A 39 ans, l'éclectisme de Monsieur Massenet*, *furieusement*

dramatique, déjà salué pour Werther et Esclarmonde, s'affirme ici dans le genre grand opéra français sur un sujet oriental. En choisissant après Rameau, la figure du prêtre d'Ahoura-Mazda, Zaroastre/Zarastra, Massenet certes s'orientalise (mais pas exagérément, tout au plus comme il l'a fait pour Le roi de Lahore ou Hérodiade, comme il le fera ensuite dans Thaïs) ; ses évocations exotiques sont de pures recompositions, fantasmatiques à la façon de l'orientalisme d'un Gérôme, peintre contemporain qui fut aussi l'ami de Massenet. La faculté qu'a Massenet de se renouveler pour chaque sujet force l'admiration. Dans son Mage, le compositeur illustre et célèbre surtout comme dans Thérèse plus tard (1907), les vertus proprement … républicaines. Zarastra a des allures de grand prêtre issu des valeurs de la Révolution, n'aimant que le Bien et la Vérité, au-dessus des enjeux religieux. Contre les fanatismes et le mensonge, voici un être de lumière qui jusqu'à la fin, reste maître de ses passions (à la différence de celle qui l'aime, la rugissante Varheda, – prêtresse comme lui, dont le désir se déverse et implose en haine démesurée et tenace).

Le Palazzetto Bru Zane ressuscite Le Mage de Massenet



L'auteur se dévoile aux instants d'intensité amoureuse … Massenet est un grand sentimental et l'on regrette que la conception globale de cette production si attendue, n'ait pas su colorer ses options, d'ivresses plus éperdues, de finesse lyrique plus suggestives voire échevelées, de fines allusions aux tourments des deux amants éprouvés : ici Zarastra et Anahita. La direction du chef demeure uniformément carrée, certes structurée et claire mais bien peu nuancée : c'est constamment propre, jamais enivrant. D'où l'impression globale de musique descriptive voire hollywoodienne qui plombe un Massenet, assez schématique, sans beaucoup de subtilité (l'orchestre est trop lourd : il fait regretter ici les vertus allégeantes des instruments d'époque, encore trop absents des recréations lyriques de l'extrême fin du XIXème siècle). Mais n'est ce qu'une question d'instruments : écoutez par exemple ce que parvient à exprimer Hervé Niquet dirigeant le Brussels Philharmonic chez Max D'Ollone, élève de Massenet dont il a récemment exhumé à l'initiative du Palazzetto Bru Zane aussi, les cantates pour le Prix de Rome (1895-1897) : la fine caractérisation des personnages par un orchestre d'une subtilité puccinienne voire straussienne avait ici permis de réévaluer l'écriture du musicien …

Car dans chaque opéra de Massenet, il y a une scène de conquête ardente d'un amour lointain qui évoqué, fantôme d'un passé qu'on croyait révolu, surgit pour prendre possession de l'aimé (ainsi Armand languissant pour Thérèse, surtout Manon enivrée désireuse de retrouver son Chevalier, devenu l'abbé de

Saint-Sulpice …) ; ici même affrontement périlleux, mais publique devant tout le peuple quand Varedha, menteuse mais si investie empêche le mage Zarastra d'épouser celle qu'il aime : Anahita, Reine de Touran, en ressuscitant (et déballant impudiquement) leurs étreintes passées … (Acte II).

Un Parsifal français surtout … républicain

Au III, bis repetitas, la prêtresse de Djahi réapparaît jusque sur la montagne, lieu saint des apparitions où s'est réfugié le Mage humilié … **Varheda est un personnage passionnant** (à la fois, Ortrud et Lady Macbeth, exigeant un soprano dramatique large et puissant ou un mezzo aux aigus faciles et timbrés) qui recueille la frénésie conquérante des grandes amoureuses de Massenet ; la féline est une séductrice ; pour son aimé Zarastra, les foules de fidèles, le pouvoir spirituel immense sur des armées de sujets soumis car la fille travaille avec son père l'infâme et vipérin Amrou, instance machiavélique : leur foi cache une ambition politique dévorante, prête à imposer la tyrannie sur le peuple des adorateurs.
On voit bien ainsi que Le Mage est un opéra républicain qui dénonce par la voix du Mage et dans son itinéraire dramatique, la félonie des religieux, le fanatisme aveugle, les délires collectifs produisant les pires déroutes (cf fin cataclysmique du IV) : la France de la IIIè République édictera bientôt la séparation de l'Etat et de l'église; Zarastra est le fils des Lumières, plus exactement de la lumière de son dieu Mazda qui lui parle par foudre et tonnerre interposés sur la Montagne Sainte (III) ; en apôtre de la loi nouvelle issue de la Révolution, le prêtre célèbre Vérité, Bien, Lumière. Face à Verhada rugissante et ardente, véritable Kundry possédée, Zarastra renforce son mysticisme supérieur définitivement réfractaire aux assauts de la terrible amoureuse …

L'opéra de la grande forme et des déflagrations orchestrales pas – toujours très subtilement énoncés dans cette lecture-, se réalise encore au IV où après les lumineux éclairs de Mazda

au III, Massenet développe pour le ballet obligé l'évocation de la ferveur iranienne dans le temple de la Djahi : succession de tableaux dont la sauvagerie orientalisante concentre la nature lascive et primitive de la religion prônée et défendue ici par les Iraniens. Puis tout implose littéralement dans une scène de transe et de folie fanatique à l'issue de laquelle Massenet peint un mariage forcé et hystérique qui aboutit au massacre organisé (de la belle Anahita qui cependant s'en sortira).
L'acte final est le sommet de cet Everest vocal et il faut de très solides chanteurs pour atteindre aux suraigus expressifs sans craindre les déchirures. On y retrouve le trio infernal Zarastra et Anahita, poursuivis par la toujours haineuse et maudissante Varheda, véritable harpie et vipère qui comme toutes les amoureuses déchainées, implose en plein vol.

Eclectisme orientalisant

Sous la direction du chef, **la partition de Massenet multiplie ses fureurs orientales** avec un fracas cependant rarement ciselées ; l'auteur marqué par sa découverte de Parsifal à Bayreuth aurait-il souhaité rendre hommage au dernier Wagner ? C'est tout à fait possible dans la continuité symphonique mais (ici tonitruante) de l'orchestre : las, peut-être trop contraint par la commande officielle, le compositeur semble ici souvent épais, grandiloquent, trop solennel (même dans les 10 épisodes du grand ballet qui ouvre le IV) : les grands ensembles choraux en style concertato comme dans le III (où Massenet rivalise avec les tableaux collectifs d'Aïda de Verdi …), la présence permanente des percussions et des cuivres – si peu mesurés ici-, font basculer l'ouvrage dans le monumental parfois … racoleur. Trop martial, trop véhément dans ses atours collectifs, l'opéra souffre d'un manque manifeste d'équilibre plus subtils, de nuances plus humaines et introspectives.

Côté chanteurs, notre appréciation s'adoucit très largement. Dans le personnage possédé et vengeur de Varheda (vraie Kundry

à la française … qui cependant, sans rémission envisagée, reste dans la vocifération haineuse du début à la fin), saluons la très honnête **Kate Aldrich** ; la cantatrice aborde sans rupture de souffle un rôle … vertigineux. La couleur du timbre, le chant affirmé et engagé (malgré une articulation claire du français inexistante) exprime idéalement les tiraillements volcaniques de cette amoureuse ambitieuse éconduite.
Dommage que dans le caractère clé et si exigeant du Mage Zarastra (conçu pour le ténor légendaire Jean de Reszké), **Luca Lombardo**, malgré la justesse racée de la ligne et une intelligibilité louable, ne cache pas l'usure de sa voix parfois tirée dans l'aigu. Il est vrai qu'au moment du concert de Saint-Etienne dont découle l'enregistrement, le ténor était annoncé souffrant.

L'Anahita de Catherine Hunold a certes l'éclat droit de la souveraine de Touran mais l'intonation manque de subtilité : elle aurait pu faire une rivale plus nuancée de Varheda. Néanmoins les aigus sont présents, métalliques, incisifs … parfois criés : ils témoignent d'une partie vocale extrêmement exposée (au suraigu mémorable comme dans la fin du IV) qui à l'origine fut conçu pour la soprano coloratoure Sibyl Sanderson (la créatrice d'Esclarmonde et de Thaïs ; la véritable muse pour Massenet et peut-être plus…, a aussi marqué le rôle de Manon).
Marcel Vanaud comme **Jean-François Lapointe** apportent chacun, une touche virile plutôt convaincante : ils font respectivement un Roi iranien plein de fougue bestiale (dans la scène du mariage arrangé à la fin du IV) et un prêtre Amrou, ivre de pouvoir, idéalement noir, méphistofélien.

Mis à part nos quelques réserves s'agissant de ce premier enregistrement discographique du Mage de Massenet, les vertus musicales de la partition méritent amplement la présente résurrection. Voici un nouveau jalon dans notre connaissance améliorée des opéras de Massenet : scientifiquement juste et

légitime, ce Mage ne présente pas pour autant l'évidence de **Thérèse, autre volume de la collection » Opéra Français » du Palazzetto Bru Zane**, qui bénéficiait alors de deux chanteurs exemplaires (Armand, André : Charles Castronovo et Etienne Dupuis). Saluons le Centre de musique romantique française de nous offrir avec décalage, une autre notable redécouverte : Le Mage est un ouvrage oublié mais décisif dans la carrière du Stéphanois, quelques mois après les célébrations de son Centenaire 2012.

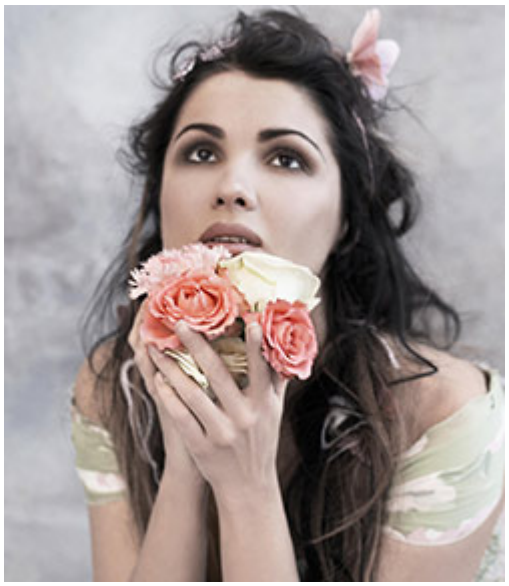
Massenet : Le Mage (mars 1891). Première discographique. Livret de Jean Richepin. Avec Zarâstra : Luca Lombardo ; Varedha : Kate Aldrich ; Anahita : Catherine Hunold ; Amrou : Jean-François Lapointe ; Le Roi d'Iran : Marcel Vanaud ; Prisonnier Touranien / Chef Iranen : Julien Dran ; Chef Touranien / Héraut : Florian Sempey. Chœur lyrique Saint-Etienne Loire ; Chef de chœur : Lautent Touche. Orchestre Symphonique Saint-Etienne Loire. Laurent Campellone, direction musicale. Livre disque 2 cd, Palazzetto Bru Zane, collection » Opéra Français « . Parution : septembre 2013.

CD. Anna Netrebko : Verdi



CD. Anna Netrebko : Verdi … **Anna Netrebko signe un récital Verdi pour Deutsche Grammophon** d'une haute tenue expressive. Soufflant le feu sur la glace, la soprano saisit par ses risques, son implication qui dans une telle sélection, s'il n'était sa musicalité, aurait été correct sans plus … voire tristement périlleuse. Le nouveau récital de la diva russo autrichienne marquera les esprits. Son engagement, sa musicalité gomment quelques imperfections tant la tragédienne hallucinée exprime une urgence expressive qui met dans l'ombre la mise en péril parfois de la technicienne : sa Lady Macbeth comme son Elisabeth (Don Carlo) et sa Leonora manifestent un tempérament vocal aujourd'hui hors du commun. Passer du studio comme ici à la scène, c'est tout ce que nous lui souhaitons, en particulier considérant l'impact émotionnel de sa Leonora …

Macbeth, Elisabeth, Leonora … Divine Netrebko



A l'image du visuel de couverture, élégantissime, la diva électrique, incandescente s'affirme sans réserve. Vous l'aurez compris, le nouvel album de la diva Netrebko a conquis le rédaction cd de classiquenews. Voilà » le » disque que nous attendions pour l'année 2013 qui célèbre ailleurs sans surprise le bicentenaire Verdi. **Dans le premier air, extrait de Macbeth,** le tempérament dramatique avec un medium qui s'est élargi naturellement s'impose immédiatement. Il éclaire en Lady Macbeth, une âme déchirée derrière le masque de la régicide et criminelle à répétition… abattage, sureté de ton, intonation juste, et belle intensité : oui sans réserve.

Abîmée dans des gouffres fantastiques et sombres, la diva affiche la même sensibilité émotionnelle, faille d'une ambitieuse rattrapée par ses méfaits et ses crimes successifs dans l'air qui suit : « **Vieni, t'affretta !** « . La coupe linguistique plus heurtée est cependant unifiée par des aigus bien couverts et percutants, mais la diva russo-autrichienne demeure parfois en perte de souffle et d'équilibre dans un rôle qui dépasse cependant ses vrais moyens. Qu'en serait-il sur la scène, où elle devrait tenir la continuité de l'action ?
On l'attend véritablement là où en studio, une Callas fit sensation : l'air de somnambulisme hagard et haluciné : » *Una macchia è qui tuttora* » ... impose non pas la rage de la furie tiraillée mais l'effusion d'une criminelle repentie, détruite par le sentiment de la culpabilité. Le caractère lugubre souligne les couleurs somptueuses du timbre dans le registre le plus grave : belle héritière de Callas de ce point de vue qui sait marquer la faillite tragique de la scène alors. L'assise rayonnante des nouvelles notes basses, les aigus à l'extrémité de la tessiture, rayonnants et tenus (même

si le dernier aigu final est peu écourté sur le souffle), offre une incarnation solide, personnelle, plutôt réjouissante car vraisemblable. Quelle feu dramatique et quelle musicalité !Héroïne plus angélique et non moins déchirée, voici ensuite **Giovanna d'Arco,** subtile incarnation d'une pureté elle aussi captivante par sa fragilité en dialogue avec la flûte …



Son Elena des Vespri Siciliani *respire la même effusion sertie dans le miel le plus flexible, melliflu, où les aigus en passage affirme un tempérament dramatique assuré : c'est bien le propre de Netrebko aujourd'hui, des aigus claironnants combinés à un grain de vraie tragédienne spinto. Moins à l'aise dans la mise en place de la Sicilienne, d'un abattage moins assurée, la diva opte (avec le chef) pour un tempo volontairement ralenti pour assurer l'arche des notes filées : les vocalises finales trahissent un déséquilibre manifeste : l'agilité de la soprano a perdu de son élasticité, affectant les notes les plus aiguës, toutes aspirées et sans appui ; Mais l'assurance de l'intonation séduit toujours (malgré un vibrato que certains pourront juger peu propre). La grande Anna nous séduit aussi pour cette blessure inscrite dans la voix. Autre air de bravoure et de caractérisation exigeante,* ***la prière d'Elisabeth de Don Carlo*** *où rayonne la dignité blessée d'une jeune reine accablée, en proie à une terrible leçon de réalisme cynique : sur les traces des grandes interprètes de ce personnage, Callas encore (en concert) et Tebaldi (avec Solti en 1965), Anna Netrebko réussit un tour de force d'une élégie bouleversante, s'appuyant là encore sur des graves et un medium large, comme des aigus jamais pincés. S'il n'était la prise de son*

incertaine parfois (effets spécialisés). Rejointe par son ténor de prédilection avec lequel elle a marqué les esprits dans leur premiers Verdi (dont La Traviata à Salzbourg), soit Rolando Villazon, « La » Netrebko en impose davantage par un débit très assumé et d'une belle sûreté de ton là encore ***dans Il Trovatore : sa Leonora palpite et se déchire*** *littéralement en une incarnation où son angélisme blessé, tragique, fait merveille : la diva trouve ici un rôle dont le caractère convient idéalement à ses moyens actuels (s'il n'était ici et là ses notes vibrées, pas très précises)… mais la ligne, l'élégance, la subtilité de l'émission et les aigus superbement colorés dans » D'amore sull'ali rosee » … (dialogués là encore avec la flûte) sont très convaincants. Elle retrouve l'ivresse vocale qu'elle a su hier affirmer pour Violetta dans La Traviata. Que l'on aime la soprano quand elle s'écarte totalement de tout épanchement vériste : son legato sans effet manifeste une musicienne née. Sa Leonora, hallucinée, d'une transe fantastique, dans le sillon de Lady Macbeth, torche embrasée, force l'admiration : toute la personnalité de Netrebko rejaillit ici en fin de programme, dans le volet le plus saisissant de ce récital verdien, hautement recommandable. Concernant Villazon, … le ténor fait du Villazon … avec des nuances et des moyens très en retrait sur ce qu'il fut, en comparaison moins aboutis que sa divine partenaire. Anna Netrebko pourrait trouver sur la scène un rôle à sa (dé)mesure : quand pourrons nous l'écouter et la voir dans une Leonora révélatrice et peut-être subjugante ? Bravissima diva.*

Anna Netrebko : Verdi. Anna Netrebko, Rolando Villazón, Orchestra Del Teatro Regio Di Torino, Gianandrea Noseda. 1 cd Deutsche Grammophon 0028947917366



CD. Placido Domingo, baryton : Verdi (2012,2013)

CD. Placido Domingo, baryton : Verdi (2012,2013) … Septuagénaire sémillant, **Placido Domingo** étonne et convainc. Le visuel de couverture est fort : voici Placido en habits verdiens : haut de forme, écharpe blanche : une classe

aristocratique évidente. De fait, à l'écoute, l'interprète confirme d'évidentes affinités avec le théâtre de Verdi. C'est probablement l'album Verdi que tout le monde attendait pour l'année du Bicentenaire Verdi 2013 (pas aussi riche en vraies réalisations) : pas un opéra verdien qui a compté au XXè sans l'incontournable ténor madrilène **Placido Domingo**. Mais ce récital édité par Sony classical fixe l'art du comédien lyrique en … baryton.

Les amateurs retrouvent leur cher Domingo dans les rôles qu'il a récemment marqué avec une finesse et un engagement époustouflant d'autant plus remarquable que l'artiste né en janvier 1941 a soufflé ses déjà 72 printemps … Ses incarnations récentes de Simon Boccanegra (figure idéal du politique fraternel habité par une gravité toute shakespearienne) ou Rigoletto (père aimant dépossédé malgré lui) restent les deux apports majeurs de ce nouvel album événement.

Placido Domingo en baryton verdien



Certes le souffle manque de tenue surtout dans les aigus nasalisés et peu corsés : l'usure de la voix malgré l'ample projection dans le bas medium trahit l'âge de l'interprète pourtant d'une longévité admirable : son Macbeth coince quand même dans les parties hautes (aigus tirés et fortement vibrés). Mais l'intelligence de l'acteur, la prestance forcent l'admiration.

L'abattage défend les Rigoletto, Ricardo d'un Bal masqué, malgré les limites que l'on vient d'évoquer. **La noblesse de Germont père**, si humaine et même déchirée face au sacrifice exigée pour Violetta, lui va à ravir : la voix moins crispée dans les aigus assure une ampleur expressive parfaitement tenue.

Boccanegra l'un de ses rôles majeurs en baryton impose l'expérience comme l'instinct souverain du chanteur : il n'est guère aujourd'hui que Jonas Kaufmann pour mordre ainsi dans le texte et faire surgir les tripes du personnage : félin, crépusculaire, humain, mais tiraillé… le Boccanegra de Domingo est passionnant de bout en bout. D'autant que les jeunes partenaires du lion madrilène défendent eux aussi leur partie, avec une implication qui doit beaucoup certainement à leur rencontre avec l'aîné prodigieux. **Le chef Pablo Heras-Casado** parfois en manque de finesse, préserve toujours la projection claire et intensément dramatique d'un Domingo, même s'il est

inconstant d'une plage à l'autre (le disque a été enregistré en plusieurs prises en 2012 et 2013), fondamentalement dans chacun de ses rôles, acteur d'une ardeur exemplaire.
Son Luna et sa romance nocturne (*il balen del suo sorriso* extrait du Trouvère) frappe par son incandescence vocale, caressant dans le medium et le bas medium, malgré la fatigue dans les aigus ; trop fragile son Posa bien que juste et senti, souffre du déséquilibre graves/aigus dont nous avons parlé, mais là encore le sens dramatique du texte emporte l'adhésion (dommage que le ténor qui lui fait face, Aquiles Machado en Carlo manque singulièrement de justesse sur les notes longues) : leur confrontation ne souligne que mieux l'étonnante énergie linguistique du baryton, son assurance expressive. Même excellente diction et tenue dramatique engagée pour La forza del destino (Urna fatale del mio destino, intense, parfaitement architecturé et vocalement couvert).

Malgré nos réserves, cet album qui est déjà une performance au regard de l'âge vénérable du chanteur, atteste du métier de Domingo : un instinct et une musicalité hors pair, d'une finesse théâtrale exemplaire. Chapeau l'artiste : oser un tel récital Verdi, dans sa nouvelle tessiture, avec cet aplomb, suscite un irrésistible enthousiasme. Album incontournable pour les admirateurs de Placido et surprenant convaincant pour l'année Verdi 2013.

Lire aussi notre dossier spécial Giuseppe Verdi Bicentenaire 2013

CD. François-Xavier Poizat, piano : Liszt, Stravinsky

CD. François-Xavier Poizat, piano : Liszt, Stravinsky … *Formé à l'école russe de Alexeï Golovine à Genève et Evgeni Koroliov à Hambourg, le pianiste franco-suisse* ***François-Xavier Poizat****, remarqué par Martha Argerich pour son immense talent virtuose et brillant, est né en 1989 à Grenoble. Il a marqué récemment le jury et le public au Concours Tchaikovski de Moscou 2011, remportant le Prix Spécial du Jury. Associer Stravinski et Tchaikovski à Liszt et Bizet est une sélection hardie (Liszt et Stravinsky) voire audacieuse (rare Aragonaise de Bizet).*

Piano flamboyant et intérieur



D'emblée l'assurance et l'assise de la technique saisissent l'écoute, cependant que la digitalité véloce n'entrave jamais une claire vision dramatique et clairement architecturée des oeuvres. La trame narrative qu'il s'agisse de Tchaïkovski (Casse noisette) et surtout du superbe Petrouchka de Stravinsky imposent ici un réel sens du récit, quand bien même l'essor polyphonique pourrait noyer la ligne narrative principale, le pianiste n'oublie jamais de tracer son chemin, sûr de la route empruntée, allant jusqu'au bout de ses choix de rubato. Le jeu n'est jamais forcé ou purement démonstratif : tout cela est investi avec intériorité et finesse, et son style franc, direct, clair, souligne chez Petrouchka, le souffle du conte trempé de fabuleux espoir et de naïveté engageante. Le Stravinsky est de loin sa meilleure interprétation.

Avec Liszt, et Mephisto-Walzer n°1 de 1859-61, nous plongeons dans le romantisme ténébreux, souvent vertigineux où il faut apporter un sens aigu de la narration certes, surtout une profondeur naturelle, des teintes claires obscures, une gravité confinant au mysticisme… une tendresse hallucinée avec cette exacerbation mesurée du sentiment démoniaque que le jeune pianiste possède indiscutablement. A la sûreté de l'architecture répond une sensibilité ardente, neuve, quasi rafraîchissante (finesse peut-être issue de ses origines chinoises par sa mère). Ses piani sont magnifiquement vécus, ciselés, d'une onirisme à couper le souffle. L'intelligence de l'intonation, la compréhension intime de la partition séduisent et captivent en un jeu d'une inventivité remarquable. L'éveil décuplé, la liberté qu'il s'autorise, des respirations justes, un sens de la relecture investie et humble à la fois, nourrissent un vrai tempérament qui éclaire les oeuvres avec autorité, vivacité, personnalité. Le Bizet souligne la facilité avec laquelle le pianiste aime détourner l'objet musical : **l'Aragonaise** ivre et telle une mécanique qui

s’emballe et semble au bord de l’implosion : la facétie avec laquelle François-Xavier s’empare du motif, dans la transcription de Volodos, laisse toute sa place au sentiment d’une souveraine liberté. Quel feu et quel style. Le jeune interprète promet d’autres stupéfiantes réalisations par cette audace si musicienne. Ses concerts (- surtout en Suisse et en Allemagne-) ne croisent pas encore la France (voilà qui explique pourquoi le livret du présent cd ne soit pas en français) mais à son premier récital annoncé dans l’Hexagone, ne ratez pas l’occasion d’aller l’entendre. Très belle sensibilité pour souhaitons-le lui, une carrière semée de succès comme d’accomplissements.



François-Xavier Poizat, piano : Liszt, Stravinsky, Bizet. 1 cd Ars Produktion, avril 2013. Enregistrement SACD.
Le site officiel de François-Xavier Poizat

CD. Wagner in Switzerland

(Zinman, 2012)

CD. Wagner in Switzerland (Zinman, 2012). A part Bayreuth, aucune autre ville outre Zurich n'accueillit Wagner aussi longtemps, presque 10 années, de 1849 à 1858 : année violentes et précipitées où entraîné par le souffle des révolution, le compositeur dévoile sa passion libertaire et séditieuse ; il perd sa position enviable à la cour de Dresde (où il était assuré de créer dans des conditions confortables ses opéras à partir de Rienzi, que lui avait refusé l'indigne Paris), et doit fuir en fugitif recherché jusqu'à la Suisse accueillante et donc Zurich… Le créateur pourchassé et maltraité, incompris partout mais jalousé comme personne, suicidaire et de plus en plus inquiet sur son avenir, compose cependant des pages maîtresses. L'âge d'or et le confort viendront après… au début des années 1860 : en 1864 précisément quand coup sur coup, il peut compter sur l'aide financière providentielle de Louis II de Bavière et fait ménage simultanément avec Cosima, la fille de son ami et soutien, Franz Liszt.

Séjour de Wagner à Zurich



Avec l'échec des révolutions, Wagner précise sa vision politique de la société industrielle. Il intègre de près le tissu social et donc musical zurichois, étant même nommé membre d'honneur de la Société générale de musique en 1851 après avoir dirigé les Symphonies n°3 et 8 de Beethoven… Nouvelle consécration en 1852

lorsqu'il peut faire représenter son Vaisseau Fantôme. L'idée d'un festival de musique se précise en Suisse, porté par la série de concerts que Wagner, chef d'orchestre, réalise localement (à son programme : Mozart, Gluck, Spontini, Meyerbeer, Rossini…). A Zurich, Wagner solitaire et malheureux en ménage, rencontre surtout les époux Wesendonck, riche commerçants et bourgeois aisés de Zurich qui favorisent son travail : on sait qu'épris de Mathilde Wesendonck, Wagner inspiré, composera les fameux Wesendonck lieder, surtout la suite de Tristan und Isolde jusqu'à Venise (qui le voit dépité, abandonné, démuni par cet amour sans avenir : y eut-il liaison consommée ?)…

A Zurich, Wagner élabore ses principaux dogmes théoriques sur la musique (et son tristement célèbre écart sur les juifs qu'il souhaiterait écarter définitivement de la régénérescence de l'art musical: » Le judaïsme dans la musique «); A Zurich, Wagner échaffaude ce que sera la Tétralogie, créant avec Liszt au piano l'acte I de La Walkyrie (22 octobre 1856, chantant même les rôles de Siegmund et Hunding !).

La notice du cd (très documentée : un modèle du genre, développement en français auquel Sony ne nous avait pas jusque là habitués) éclaire ce en quoi Zurich, étape permanente d'un exil recherché, passage et point de fuite fructueux, permet à Wagner de préciser son oeuvre musical, son projet lyrique encore sans port d'attache.
Le programme reflète le concert donné par la Tonhalle sous la direction de David Zinman à l'occasion des 200 ans de la création de la Société générale de musique : un programme qui ressuscite celui dirigé par Wagner en mai 1853 pendant le festival Wagner à Zurich: extraits de ses opéras (ouverture et scènes majeures), Le Vaisseau Fantôme (particulièrement applaudi et apprécié de son vivant par les Zurichois), l'incontournable Walkyrie esquissée et élaborée à Zurich du moins pour le premier acte (les adieux de Wotan, la chevauchée des Walkyries…).

A la fois flamboyant et luxueux par ses teintes et couleurs épanouies, l'Orchestre de la Tonhalle sous la direction toute en équilibre et lumière de David Zinman est particulièrement convaincant. Et le soliste invité (le baryton Egils Silins) ne manque pas d'attrait : parfois légère, la voix fait un Wotan de choc et de tendre sensibilité: il s'agit bien dans ses adieux déchirants, de l'aveu d'un échec : le père doit renoncer au seul bien qui lui était cher : l'amour de sa fille préférée, Brunnhilde, qu'il doit sacrifier et écarter sous la contrainte conjugale… Programme réjouissant et hautement original éclairant le séjour zurichois des Wagner. D'autant plus recommandable en cette année du bicentenaire.

Wagner in Switzerland, le séjour zurichois (1849-1858). Wagner : extraits du Vaisseau Fantôme (ouverture), L'Or du Rhin, La Walkyrie, Le Crépuscule des dieux… Orchestre de la Tonhalle de Zurich. David Zinman, direction. Durée : 1h07mn 1 cd RCA red seal 88725479412 (Sony music). Enregistrement live réalisé à Zurich en juin 2012.

DVD. Rossini: Matilde di Shabran (Florez, 2012)



DVD. Rossini : Matilde di Shabran (Florez, 2012) … Souvenons-nous c'était en 1996, ici même à Pesaro, lieu des révélations rossiniennes, le jeune **Juan Diego Florez** faisait à 23 ans ses débuts foudroyants dans le rôle de Corradino de Matilde di Shabran : ténor en or pour oeuvre méconnue. Normal car il y faut des chanteurs hors pairs, capables sous le masque formaté d'une comédie légère, de vrais tempéraments vocaux qui osent prendre des risques. Depuis, le Péruvien divin a chanté 3 fois ce rôle désormais emblématique de son style comme de sa carrière ; un rôle fétiche lié à ses débuts fulgurants, en quelque sorte qui méritait bien d'être filmé, ici pour la reprise en 2012 … Le Florez 2012 est plus libre et inventif, fin et nuancé encore qu'à ses débuts, sans avoir perdu aucun de ses aigus filés d'une candeur et d'une précision inouïes. Le jeu d'acteur a gagné une imagination qui fait miracle.
Mis en perspective avec sa participation 2013 au même festival (Guillaume Tell en version française où il éblouit dans le rôle d'Arnold), Juan Diego Florez affirme bien ses affinités inégalées au bel canto rossinien, tissé dans la clarté solaire et le style le plus raffiné qui soit.

Florez plus rossinien que jamais



Déjà enregistré pour le disque en 2006 avec une partenaire mémorable elle aussi, -Annick Massis-, l'oeuvre a donc les faveurs de l'archivage, mais pour le transfert au dvd, le ténor change de complice pour le rôle titre en la personne de Olga Peretyatko, nouvelle voix rossinienne chez Sony classical, voix ronde et corsée, d'une musicalité à la hauteur de son royal partenaire (la diva vient de sortir un premier album dédié à Mozart, Rossini, Johann Strauss où sa coloratura s'épanouit avec un mordant très affirmé). En outre, l'exceptionnel Nicola Alaimo, repéré dans Stiffelio de Verdi (où il jouait Stankar, le père vengeur avec une justesse vocale et dramatique impeccable) à Monaco dernièrement, fait tout le relief du rôle d'Aliprando : subtilité, simplicité, flexibilité : quelle distribution ! Après Riccardo Frizza, Michele Mariotti dirige l'action avec une vivacité efficace sans surlignage abusif ni démonstration pâteuse : les finales d'acte dont le quintette du I donnent le vertige et le tournis par leur évidente précision et leur irrésistible nervosité collective. Dans sa version napolitaine, plus riche et caractérisée que la création romaine de 1821, cette Matilde di Shabran a certes un livret

un rien léger, mais ce qu'y réalisent les interprètes, tous à l'avenan, relève d'un miracle récent, à inscrire en lettres blanches parmi les redécouvertes les plus extraordinaires de l'histoire rossinienne récente. Incontournable.

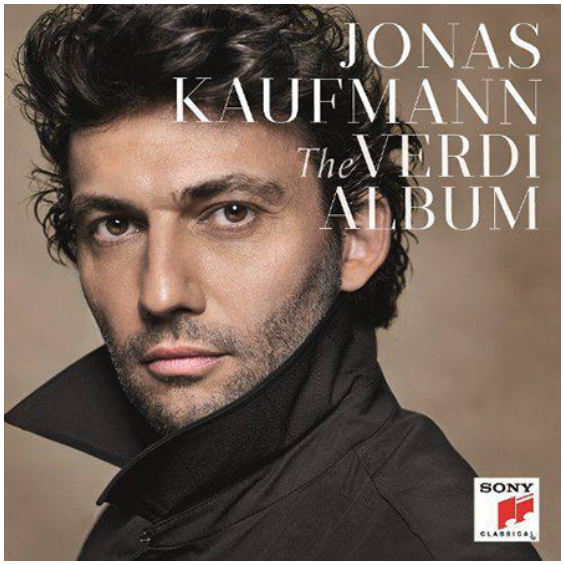
Rossini : Matilde di Shabran. Juan Diego Florez (Corradino). Olga Peretyako (Matilde), Nicola Alaimo (Aliprando)… Orchestra e coro del Teatro comunale di Bologna. Michele Mariotti, direction. Mario Martone, mise en scène. 2 dvd Decca 0743813

Jonas Kaufmann : The Verdi album (Sony)

CD. Jonas Kaufmann: The Verdi Album. Enregistré pour son nouveau label, Sony classical, en mars 2013 à Parme (Italie), ce récital Verdi affirme le talent inégalable aujourd'hui de l'immense ténor munichois, Jonas Kaufmann. AU crédit de ce programme éblouissant pas moins de … 11 premières pour le disque. C'est l'interprète qui le précise, documentant dans le livret chacun des rôles présentés.
La couleur et le timbre si repérables, d'un grave et d'une intensité essentiellement romantique, s'allient à une rare intelligence dramatique qui couplée à l'expertise d'un diseur, produit in fine cet abattage incarné d'une finesse inouïe.

CD coup de coeur
Récital Verdi de Jonas Kaufmann

Jonas Kaufmann, ténor verdien au sommet



A priori on ne l'espérait pas chez Verdi mais la conduite de la ligne (Radamès), le contrôle des pianissimi (même Radamès), l'accentuation ciselée de chaque mot, l'étonnante flexibilité des nuances et accents renouvellent de bien des façons notre approche des rôles concernés : exactement comme son prédécesseur Jon Vickers, Kaufmann régénère aujourd'hui la compréhension et l'approfondissement dramatique de chaque rôle investi : Kaufmann serait-il en passe (lire ensuite) de renouveler le rôle d'Otello comme l'avait fait son royal aîné ?

Les rôles pour ténor verdien sont ici parfaitement défendus dans un programme équilibré ... : des courts mais expressifs Duc de Mantoue (Rigoletto) et Radamès (Aida) aux caractères ambitieux, aussi dramatiques que vocaux tels Don Carlo, Alvaro (La force du destin), et bien sûr Otello.
Mais son souci du verbe et le raffinement des intentions ténues du texte sont tout autant remarquablement ciselés pour Gabriele (Simon Boccanegra) et en particulier un Rodolfo sanguin, tragique, tout à fait schillérien (Luisa Miller)…

A quoi tient le miracle Kaufmann ? Sa technique vocale est mise au service d'un jeu dramatique d'une exceptionnelle acuité. Il exprime toutes les failles et les blessures à peine tues puis l'allant d'un désir irrépressible qui étreignent l'esprit de Riccardo (Un Bal masqué) ; du Trouvère

(Trovatore), sa félinité en filigrane, à la fois mordante et tendre éblouit et embrase le caractère entier et passionné de Manrico (quel tempérament et quelle évidence …) ; notre préférence va évidemment à son Rodolfo (Luisa Miller) de braise et d'éclats idéalement Schilléríens : la passion sauvage, l'intensité de l'ardeur juvénile sont saisissantes de sincérité et de vérité dans l'ivresse à pleine voix, comme dans les piani gorgés de douleur amère, d'innocence sacrifiée et trompée (Oh! fede negar potesi … Quando le sere al placido, plage 6)… une couleur troublante et si riche comparable à son approche du rôle de Macduff (Macbeth) en fin de programme ; l'urgence panique, le chant embrasé font toute la valeur de ses Gabriele et Don Carlo qui suivent.

Le sommet attendu étant Otello (qu'il prépare pour une prochaine prise de rôle) : il connaît comme il le dit lui-même dans la notice et le livret de l'album, idéalement documentés, la partition ayant chanté depuis longtemps le rôle de Cassio ; pour le rôle-titre, la densité, l'épaisseur terrassée du personnage, entre folie et tendresse, sensualité impuissante et sauvagerie du sentiment de soupçon surgissent en un feu vocal digne d'un immense acteur. Voici « Le Kaufmann » qui mûrissait depuis quelques années : justesse de l'intonation, style impeccable, souffle et contrôle dynamique, surtout intensité et couleur font ce chant habité, désormais à nul autre comparable. Avec une telle présence, un tel naturel dramatique, cet Otello exceptionnel, bigarré, multiforme, d'une imagination et créativité de première classe, confirme à quel niveau d'intelligence artistique et vocale est parvenu le ténor munichois. Ayant déjà un agenda plus que complet pour les 10 ans à venir, Jonas Kaufmann, offrant le récital verdi le plus bouleversant qui soit, aiguise encore notre désir de le voir et de l'écouter. Son Otello à venir devrait être le prochain grand événement de la scène lyrique des mois à venir.
Soutenant et dialoguant avec le chant clair obscur d'un interprète né, l'orchestre parmesan sous la direction de Pier Giorgio Morandi sait rester à sa place, trouvant souvent de

vives et fines couleurs. Le travail des musiciens et du chef fait aussi la réussite du programme.
Voici au registre des nouveautés, le disque convaincant que nous attendions cette année Verdi 2013. Récital événement, coup de coeur de classiquenews.

Jonas Kaufmann, ténor. The Verdi Album. Orchestre de l'Opéra de Parme. Pier Giorgio Morandi, direction. 1 cd Sony classical. Enregistrement réalisé en mars 2013 (Parme, Italie).